

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 51

Artikel: Le pont des soupirs
Autor: Yung, Ch.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199722>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sance. Ils se dépêchaient de s'ensauver, vous pouvez croire.

De plus vive qu'elle, il n'y en avait point dans tout le village. Quand on la voyait tracer leste comme un étaiuru, avec sa jupe retroussée sur son gredon bordé d'un large lacet rouge, personne n'aurait voulu croire que la Fanchette marchait sur ses septante-deux. Et c'était pourtant la franche vérité. Et toute vieille qu'elle était, elle aurait pu en remontrer pour le travail, l'activité et la propreté, à bien des jeunes femmes, à commencer par sa voisine, la grosse Julie, une nioutze finie, qui ne venait à bout de rien. Ne me parlez pas de ces écoueissées d'à présent. Le printemps, quand le jardin de la Fanchette était tout beau fini, qu'on n'y voyait pas traîner un fêtu de paille, et que même, dans la plate-bande, le long du mur, il y avait déjà des herbettes, des branlettes et des fleurs de Pâques toutes belles fleuries, la Julie commençait seulement à fossoyer le sien. Et puis, avec ça, tandis que la Fanchette était toujours aussi propre qu'un oignon, la Julie avait toujours l'air de sortir de sous les marmites, avec du machuron à son tablier et sur la binette, et des gredons tout dépendus, que, franchement, on l'aurait pas touchée avec des pincettes !

Eh bien, depuis un travers de temps, la Fanchette était toute moindre. Elle pouvait rester des puissantes vouarbes, assise sur le banc devant la maison, les mains sous son tablier, à ne rien faire, qu'à regarder passer le monde. Son gros chat tchaqueté noir et blanc venait lui tenir compagnie : il se couchait sur les genoux et de temps en temps la vieille sortait ses mains pour lui faire une caresse ou pour recacher les tiêtes de ses cheveux sous sa crépine.

Vous pouvez croire si les gens étaient ébahis de voir la Fanchette arrêtée. Toutes les femmes qui passaient ne manquaient pas de faire un brin de coterd.

— Eh bien, tante Fanchette, comment vous va-t-il ?

— Eh bien, voilà ?... En tout cas, pas aussi fort que les intérêts à la Banque. J'ai ramassé ce printemps une crouïte crevene ; je peux pas m'en dépoisonner.

— Mon té, ti possible ! Et que ressentez-vous ?

— Pensez voir ; j'ai plus d'acouet à rien. Et puis, je peux pas me réchauffer. J'ai beau être assise au beau soleil, je greballe comme à la plus grosse cramine. Voyez voi, j'ai remis un gredon de laine comme en automne et j'ai mon gros mouchoir tricoté, eh bien, sentez voir mes mains, elles débattent presque.

— Ecoutez voi, tante Fanchette, vous devriez essayer de boire sur des taconets ; c'est tant terriblement bon, pour nettoyer la poitrine !

La tante Fanchette haussait les épaules, et les bonnes femmes s'en allaient en hochant la tête.

Le plus étonné, dans cette affaire, c'était le Samuel. Il lui en semblait de ne plus voir la Fanchette aller et venir comme avant. C'était pour lui comme quand on a habitude de ces gros relojes de ces autrefois qui font tant de bruit. S'il arrive que le reloje s'arrête, on est tout perdu, comme s'il vous manquait quelque chose.

Un bon brave homme que le Samuel : pas un homme à rester tard par les cabarets, ni à perdre son temps. Et puis, bon pour sa femme. Jamais, au grand jamais, il n'aurait été à la foire sans lui rapporter une bagatelle : un biscôme, ou un sachet de châtaignes. Depuis un demi-siècle qu'ils étaient mariés, on ne les avait jamais entendu seulement se contrarier.

Bientôt la Fanchette dut garder la chambre, et enfin il lui fallut tenir le lit. Elle n'avait mal nulle part, mais toujours point d'acouet,

et pas une brique d'appétit. Si elle s'était pas forcée, elle serait restée des jours entiers sans manger une morse. Le Samuel faisait pourtant la cuisine aussi bien qu'il savait, et les voisines n'étaient pas regardantes. Quand elles avaient fricoté quelque chose de bon, on les voyait arriver chez la Fanchette, cachant un petit potet ou une assiette sous leur tablier.

— Venez voir, tante Fanchette, essayez voir de manger ça. Vous verrez comme ça va vous repicoler. Ça ferait revenir un mort.

Et la Fanchette remerciait tant qu'elle pouvait ; elle mangeait une noce pour faire plaisir à la voisine, et puis c'était fini.

Et, par le village, les gens disaient :

— C'te pauvre Fanchette aura bien de la peine à donner le tour. Mon té, dans l'état où elle est, elle aurait bien du bonheur si le bon Dieu la reprenait. Mais c'est le Samuel qui serait à plaindre. Qu'est-ce qui deviendrait sans sa femme. Ils sont tant habitués l'un à l'autre. Il est dans le cas d'en venir fou.

Un beau jour, à l'église, Monsieur le ministre demanda les prières de tous « pour une sœur gravement malade dans son corps, » et tout le monde se dit tout bas :

— Pardine, c'est la Fanchette au Samuel ! Il paraît qu'elle est mourante !

En effet, la Fanchette était mourante, et malgré les prières de la communauté et les tisanes des voisines, elle mourut, comme s'éteint une lampe qui n'a plus d'huile.

Ce fut une grande émotion dans tout le village. On s'y attendait : on fut surpris quand même. Le Samuel surtout étonnait les gens par sa force d'âme.

— C'est un homme terriblement renfermé, disaient les gens ; qui l'aurait cru, il n'a presque rien pleuré ; il doit pourtant lui faire rudement mal.

En effet, le Samuel montrait de l'énergie. Lui-même, il pourvut à tout. Je ne sais pas si je vous ai dit qu'il était un tant soit peu menuisier, et, qu'en hiver, il s'amusait à chapuiser dans sa petite boutique. Il fit lui-même le cercueil. Il avait justement une planche de sapin un peu nésée qui n'était bonne qu'à ça. Le jour de l'enterrement, il alla lui-même couper à la cave un gros quartier de fromage vieux pour offrir aux invités avec un verre de vin. Et les gens lui serraient la main avec effusion.

— Mon pauvre Samuel, il me fait terriblement mal de vous. La Fanchette, au moins, est dans son repos, la pauvre corse, mais vous, c'est bien pénible.

— Eh bien oui, répondait le Samuel, mais que voulez-vous ? On n'y peut rien. Il faut prendre courage.

Pendant le sermon d'enterrement qui dura une bonne heure et demie, et qui fit pleurer toutes les femmes, le Samuel resta toujours aussi ferme. On le vit bien, à deux reprises, tirer son mouchoir, mais c'était tout simplement pour s'essuyer la figure.

Et dans le convoi qui se rendait au cimetière, ce fut le principal sujet de conversation entre les femmes qui venaient les dernières.

— Vous verrez, disait la femme à l'assesseur, c'est au cimetière qu'il va se dégonfler. Et puis, ça va être terrible. Voilà longtemps qu'il se ratient de pleurer, quand il verra descendre la bière, moi je vous dis qu'il n'y pourra plus tenir.

Et toutes étaient d'accord. Aussi, au cimetière, eurent-elles soin de s'arranger pour bien voir ce qui allait se passer.

Debout, au bord de la fosse, son tube à la main, il regarda descendre le cercueil. Et pendant tout le temps de la prière, il resta là, tranquille, suivant le fil de ses pensées. Tout le monde le regardait avec anxiété. Lorsque la première pelletée de terre eut été jetée, au

moment où le fossoyeur respectueux allait prononcer la parole sacramentelle : « Ces messieurs peuvent se retirer », le Samuel releva la tête et on vit qu'il allait parler. Tous les cœurs se tendirent avec curiosité. Quel adieu suprême et déchirant allait-il adresser à sa Fanchette ?

Mais le Samuel, se tournant vers M. le ministre qui se tenait prêt à le soutenir, parfaitement tranquille :

— Qu'en pensez-vous, Monsieur le ministre?... Moi je trouve qu'on les enterre pas assez profond.

PIERRE D'ANTAN.

A Lausanne, on se console comme on le peut de la lenteur proverbiale que mettent à leur réalisation les projets même les plus urgents. Ailleurs, on se fâche, on pétitionne, on manifeste, on casse du sucre sur la tête des autorités. Chez nous, ces choses-là sont rares ; nous ergotons, nous murmurons, mais nous sommes les premiers à rire quand on nous plaisante sur la triste réputation de « taque-nets », que nous nous sommes faite. Pour un peu nous dirions aux plaisants : « Allez-y seulement, vous avez bien raison ! »

Nous recevons la chanson que voici, inspirée par la sempiternelle « question des ponts ». Cette chanson vient un peu comme la grêle après vendanges, puisque le pont Chauderon-Montbenon est chose décidée. Il est vrai que pour décidée qu'elle soit, ce n'est pas chose faite et que, jusque-là....

Le pont des soupirs.

AIR : *Le pompon chocolat.*

I

Il est, messieurs, dans l'histoire du monde,
Un pont fameux, sinistre, vénéré.
Dans ce vieux pont, noirci, rongé par l'onde.
Que de martyrs, hélas ! ont soupiré !
Dès maintenant nous possédons le nôtre.
Pour en garder de touchants souvenirs,
Baptisons-le, Lausannois, comme l'autre,
L'autre Pont des soupirs !

II

Ce pont, jadis, devait en taupinière
Franchir le fleuve et trouver Montbenon.
Pour cette fois, était-ce la dernière ?
On se fâcha, et l'on répondit : non !
L'on vit alors deux ponts, deux vénérables,
S'élaborer, se heurter, se haïr ;
Quand un remblai vint noyer dans les sables
Notre Pont des soupirs !

III

Mais cette fois — ce n'est pas la dernière ! —
On se fâcha. Que décider ? Va-t-on
Ressusciter le projet taupinière
Pour épater les savants du canton ?
Trou, pont, remblai ne valent pas le diable ;
Concitoyens, pour combler vos désirs,
Il faut lancer le ballon dirigeable,
Le Ballon des soupirs !

Ch. YUNG.

La tristesse d'Olympio.

Si j'avais ce que je dois, au lieu de devoir ce que j'ai, j'aurais largement de quoi payer mes dettes.

F.



A l'hôtel dai Trai-Pindzons.

Quand on va medzi dein clliao grands cabarets dê vela, cein ne va pas po la trabbia coumeint tsi no à Bourbican, mâ font tant dê ma-